Le Canard enchaîné
N° 5530
mercredi 4 au mercredi 11 novembre 2026
Édition(s) : Edition principale
Page 6
1127 mots - 5 min

L'Affaire Marie-Claire

EN 1972 au tribunal de Bobigny comparaissent Marie-Claire, 16 ans, tombée enceinte après avoir été violée, et sa mère, Michèle Chevalier, qui élève seule ses trois enfants et se voit accusée d'avoir aidé son aînée à avorter. Le procès ordinaire, méprisant de deux femmes réprouvées par la société ? Non, car les audiences tournent à la mise en cause de la sévère loi anti-avortement de 1920, par la grâce d'une avocate, Gisèle Halimi, qui s'empare de ce cruel cas particulier pour faire le procès d'un arsenal législatif injuste… A cette fin, l'avocate conseille à ses deux clientes de ne pas présenter leurs excuses face aux juges, au risque d'écoper d'une peine de prison. Orchestrée avec finesse par le duo de comédiens-réalisateurs Lauriane Escaffre et Yvo Muller, la reconstitution historique suit la trame d'un film de procès, suspense compris, ponctuée d'éclairants flash-back. Derrière les deux accusées, unies comme les doigts de la main, le tandem de cinéastes met en regard un duo mère-fille autrement distendu, formé par Gisèle Halimi et sa génitrice, Fritna, Tunisienne à l'ancienne qui ne la comprend pas. Dans l'esprit du combat mené par l'avocate qui avait « choisi la cause des femmes », la force du film est de donner à voir, en chair et en os, et à saisir le drame des viols passés sous silence et des avortements clandestins touchant les femmes défavorisées. « En donnant un visage et une parole à ces femmes, [Gisèle Halimi] a déplacé le regard de toute une société », résume Charlotte Gainsbourg, qui incarne à l'écran l'avocate avec la même force, la même grâce que Cécile de France et Saül Benchetrit dans les rôles de la mère et de la fille. Un trio de comédiennes inspirées qui permettent à ce film rempli d'ardeur militante et de complexité humaine de toucher au cœur et de réveiller les consciences sur un sujet toujours aussi brûlant par ces temps menaçants de retour à l'ordre moral.

Les films qu'on peut voir cette semaine Club Kid Sexe, drogue et électro ! Peter organise des soirées de folie dans un club de New York. Résolument gay mais défoncé, il croise une fan anglaise dans une backroom … Dix ans plus tard, la meilleure amie de celle-ci revient le voir avec un garçon dont elle lui annonce qu'il est son fils. Peter, toujours addict, doit s'inventer père : il expédie un envahissant coloc chez la voisine, et tente de tenir à distance ses amis gay et trans déchaînés. Mais il produit bientôt le garçon en DJ prodige dans des clubs ! « Une relation père-fils bâtie sur une playlist » et un scénario débridé qui en est également tiré ! Ce premier film de l'acteur Jordan Firstman, qui incarne Peter, est à la fois une comédie très personnelle et désenchantée sur le milieu queer et un drame poignant sur un duo familial inattendu. Comique de situation, déambulation new-yorkaise, seconds rôles hauts en couleur : l'esprit de Sean Baker (« Anora », 2024) souff le. Le producteur de ce dernier, Alex Coco, coproduit d'ailleurs le film. – D. F. Ma toute petite école La Gurraz, 35 habitants, un hameau perché à 1 600 mètres… et le prix enviable de la plus petite école de France, si ce n'est la plus élevée : 8 élèves en classe unique, de la maternelle au CM2. Et une maîtresse d'exception, Sylvie Mercier, qui tient son tout petit monde en haleine. Pascal Plisson a reçu le César du meilleur documentaire pour « Sur le chemin de l'école » (2013), qui montrait des élèves au Kenya, au Maroc, en Inde et en Argentine. Il se concentre cette fois sur un minuscule village alpin, et c'est une merveille de spontanéité, de fraîcheur, de blancheur, le tout vraiment filmé à hauteur d'enfant. Un plaidoyer vibrant, aussi, pour les écoles à classe unique, menacées chaque année de fermeture, comme dans le fameux « Etre et avoir » (2002), de Nicolas Philibert… Sauvée par l'engagement sans faille d'un maire aux côtés de l'instit et des parents, l'école de La Gurraz est source de bonheur des deux côtés de l'écran. – D. F. Wild Horse Nine Des chevaux sauvages, les fameuses têtes sculptées de l'île de Pâques et deux agents de la CIA en goguette ! A l'été 1973, le plus âgé, Chris, qui a trempé dans tous les sales coups de l'Agence, tels l'assassinat de Lumumba ou le débarquement de la baie des

Cochons, devient incontrôlable. Il est envoyé au vert sur la célèbre île avec son partenaire préféré, Lee, par le chef de poste de la CIA à Santiago. Or, à l'aéroport, voilà que Chris annonce sans fard le coup d'Etat en préparation contre Allende à deux étudiantes chiliennes de gauche… Ce nouveau film de Martin McDonagh allie, comme toujours, humour noir au canon, intrigue rocambolesque et dialogues affûtés. Même s'il a vraiment été tourné à Rapa Nui (nom autochtone de l'île de Pâques), c'est un brillant exercice de style qui ne vise pas le réalisme. C'est surtout un morceau de bravoure, un régal d'acteurs : John Malkovich face à Sam Rockwell, Steve Buscemi et Mariana Di Girólamo. – D. F. Nos âmes libres « Je viens d'ailleurs, et je suis là. » Cette phrase hante l'actrice Salomée Stévenin, fille de Jean-François Stévenin. Elle vient d'une famille de cinéma, a tourné dès l'âge de 3 ans, et emporte partout sa caméra, sa « meilleure amie » . Mais, depuis 2010, elle lutte spécifiquement pour la libération des dauphins des parcs animaliers. Au point d'apprendre la plongée en apnée, pour nager au plus près des mammifères marins, et de s'immerger dans les milieux écolos. Les employés d'un abattoir ou un guérisseur mexicain du peuple wixarika : filmer, toujours filmer, pour mieux (se) comprendre. Ce documentaire autobiographique, porté par la voix off de l'actrice, qui a pris du recul, est une traversée de vie mouvante et émouvante. « Je voulais faire un film pour libérer les dauphins, et ils m'ont montré ma propre cage. » – D. F. Les films qu'on peut ne pas voir L'Arabe Pendant la décennie noire, en Algérie, le vieux Haroun aborde un jeune journaliste, Kamel, dans un bar d'Oran. Haroun est persuadé qu'Albert Camus a pillé l'histoire de son propre frère, Moussa, assassiné par un Français en 1942. Le réalisateur algérien Malek Bensmaïl adapte poussivement « Meursault, contre-enquête », de Kamel Daoud. Le film vaut pour feu Ahmed Benaïssa (Haroun), qui endossait là son dernier rôle. Ou pour celle qui joue la mère des deux frangins et dont le personnage n'a pas plus de nom que « l'Arabe » de « L'Etranger » : elle n'est que « M'ma », consumée de chagrin et assoiffée de vengeance. L'actrice Hiam Abbas en fait une parfaite Lady « M'mac-Beth ». – L. S. ■

par David Fontaine